



Il m'a fait faire trois-quarts de lieue à train de course. — Page 77, col. 2.

— Je n'ai d'adieux à faire qu'à vous, monsieur, répondis-je en soupirant.

— Tant mieux, tant mieux, car nous avons besoin de causer un peu, et pour aujourd'hui, d'ailleurs, nous dinons ensemble chez monsieur Dufresnoy, qui m'a dit de vous amener.

C'était la première fois de ma vie que je recevais une invitation de M. Dufresnoy. Je ne fus pas fâché de pouvoir observer tout à mon aise l'homme qui tenait, pour ainsi dire, mon sort dans sa dépendance, et avec lequel jusqu'alors j'avais eu si peu de rapports directs.

Après avoir été faire une toilette fort soignée, je revins prendre M. Vincent, ainsi que nous en étions convenus. M. Dufresnoy me reçut très-bien; mais toujours avec cet air grave et froid qui lui était particulier, et qui m'imposait extrêmement. Au milieu de sept ou huit figures inconnues, j'aperçus avec plaisir Desfossés et sa femme. Madame Desfossés causait dans un coin avec une jeune personne, que M. Vincent me dit être la fille de la maison. En regardant mademoiselle Dufresnoy, je la félicitai tout bas de pouvoir espérer une grande fortune, tant elle était loin d'être jolie. Si j'en excepte de belles dents, on cherchait en vain quelque chose d'agréable dans toute sa personne. Avant l'heure de se mettre à table, M. Dufresnoy me prit à part, et me dit quelques mots relatifs aux affaires qui allaient m'être confiées. Ses ordres et ses avis furent aussi clairs que succincts; l'entretien ne dura pas même jusqu'à l'annonce du dîner : Pour tout le reste, vous correspondrez avec Vincent, ajouta-t-il en terminant, il s'intéresse beaucoup à vous, et moi aussi, monsieur Bérard.

Dès que l'on fut à table : Et Charles? demanda M. Dufresnoy, en montrant une place qui restait vide.

— Je viens de le rencontrer, il n'y a pas deux heures, sur le chemin du bois de Boulogne, répondit un des convives. Il allait dresser un nouveau cheval à son phaéton.

— Je l'ai vu partir avec un grand effroi, dit alors tout bas à M. Vincent, dont j'étais le voisin,

une des plus douces voix que l'on puisse entendre; je voudrais bien que mon père défendit à Charles d'acheter des chevaux aussi vifs.

— Est-ce qu'il oserait? répondit M. Vincent en souriant.

— Ah! je suis bien sûre qu'en disant à mon frère que cela l'inquiète et le chagrine...

Un mouvement d'épaule qui n'était pas équivoque empêcha la jeune personne de poursuivre. Elle s'aperçut que je pouvais entendre, et, craignant sans doute de donner la réplique à notre ami, elle s'arrêta en tournant la tête d'un autre côté; il me fut aisé de voir néanmoins qu'elle prêtait peu d'attention à ce qui se passait à table. Elle ne cessait point de regarder la porte, de regarder son père comme une personne vraiment inquiète. M. Dufresnoy lui-même était encore plus silencieux que de coutume. Deux ou trois fois il demanda à divers domestiques si son fils n'avait rien fait dire. Sur la réponse négative, il fronçait le sourcil, laissait sur son assiette ce qu'il s'était fait servir. Vers le milieu du second service enfin, on entendit le bruit d'une voiture dans la cour : Le voilà! le voilà! mon père, dit mademoiselle Dufresnoy d'un air ravi. La figure de M. Dufresnoy s'éclaircit tout à coup et prit une expression de joie que j'avais pensé devoir lui être étrangère : Je crois en effet que le voilà, répondit-il avec un sourire où se peignait la plus vive satisfaction.

— Si c'était mon fils! marmotta Vincent entre ses lèvres, et un jeune homme en bottes et en habit du matin entra bruyamment dans la salle.

— Oh! Charles, à quelle heure! dit doucement M. Dufresnoy.

— Mille pardons, mon père, mille pardons à ces dames, à ces messieurs; mais je puis vous donner ma parole d'honneur qu'aucun de vous ne serait encore ici s'il avait eu affaire à la bête que je viens de conduire. Moi-même j'ai cru dix fois que je n'y reviendrais plus; je n'ai jamais eu à lutter contre un animal aussi difficile.

— Voilà qui n'a pas le sens commun, mon fils, reprit M. Dufresnoy.

— Que voulez-vous? autrement il faut se résoudre à n'avoir que des porteurs de choux dans son écurie. A la vérité, celui d'aujourd'hui abusait de la permission que je leur donne de s'emporter. Il m'a fait faire trois quarts de lieue à train de course, tombeau ouvert, véritablement à tombeau ouvert.

— Allons, dine donc, Charles, interrompit mademoiselle Dufresnoy.

— Oui, ma petite Claire, je vais dîner; mais qu'on ne m'apporte rien, la moindre chose suffit; j'ai perdu tout naturellement l'habitude de manger la soupe, les hors-d'œuvre, les entrées.

— Il est vrai que j'ai eu souvent l'honneur de dîner chez monsieur votre père, sans avoir jamais le plaisir de me mettre à table avec vous, dit un petit homme qui portait perruque.

— Vous avez raison, monsieur; mais comme je suis bien élevé, je prends toujours les dîners où je les trouve. Un peu de cette poularde, je vous prie, mon cher monsieur Vincent.

Ce qui me semblait vraiment curieux à observer, c'était la figure de M. Dufresnoy depuis que son fils était là. Les regards de bonheur qu'il attachait sur ce jeune homme, le sourire avec lequel il accueillait le moindre mot que prononçait l'étourdi, la crainte qu'il avait de le chagriner en insistant le moins du monde sur quelque sage observation, tout annonçait une de ces faiblesses de cœur auxquelles les plus sages de nous sont soumis, et qui peuvent nous faire pousser une affection jusqu'au plus complet aveuglement.

Tel était en effet le genre d'affection de M. Dufresnoy pour son fils. Sa femme, qu'il avait aimée passionnément, étant morte à la fleur de l'âge, l'extrême ressemblance de Charles avec sa mère avait rendu ce premier-né l'objet d'une véritable idolâtrie. Dès ses plus jeunes ans l'enfant put remarquer que sa volonté, ses desirs étaient les lois d'un père qui mettait en lui seul toute sa joie et tout son bonheur. Le temps ne fit qu'accroître une tendresse aussi excessive. Charles Dufresnoy, arrivé alors à l'âge de vingt-deux ans, ignorait